De notre envoyé spécial à la Réunion

L'île de la désunion

Sur ce volcan lointain, l'économie est artificielle, chaque Créole mène une guerre civile à lui tout seul et le créole l'unique repère commun. Depuis quelques années pourtant, une extraordinaire éruption théâtrale permet aux Réunionnais d'inventer leur identité

C'est un village du bout du monde, coincé dans un cirque volcanique au cœur de l'île de la Réunion. A Grand-Ilet, 1 717 habitants, la route s'achève. Pour aller plus loin, il ne reste que les sentiers de randonnée. Une petite église créole, une mairie miniature qui ressemble à une case, un bureau de poste « métropolitain » avec sa boîte à lettres jaune. Sur un mur, une affiche pas très vieille sur laquelle exulte le sourire électoral de François Hollande : « *Construisons notre Europe.* »

Dans ce décor intense, rude, d'une beauté à couper le souffle, cette affiche a quelque chose d'irréel. L'Europe est loin, si loin ; à 10 000 kilomètres de Grand-Ilet, où règnent fougères arborescentes, tamarins, jacarandas et brumes tropicales. A l'époque de l'esclavage, c'était ici, dans les Hauts, que les Nègres marrons et, plus tard, les p'tits Blancs en rupture de société se sont réfugiés pour, pendant des décennies, y construire des villages rebelles et clandestins. Loin des colons, des maîtres, des soldats et des chasseurs de Noirs.

A chaque fois que l'île explose, les fantômes de Cimandef ou Anchaing, héros marrons d'une guerre civile qui ne disait pas son nom, réapparaissent aussitôt. Ils rappellent que cette histoire que l'école républicaine répugne toujours à apprendre aux petits Réunionnais façonne les identités tourmentées de l'île. Ici veille l'esprit de résistance. Paul Vergès, qui est devenu avec le temps la figure politique tutélaire de l'île, rappelle souvent que chaque Réunionnais, en raison du désordre de ses origines, croyances et appartenances, est une guerre civile à lui tout seul. L'île n'est pas douce et il n'y a pas que les paysages qui sont volcaniques. Ici les cyclones sont aussi intérieurs.

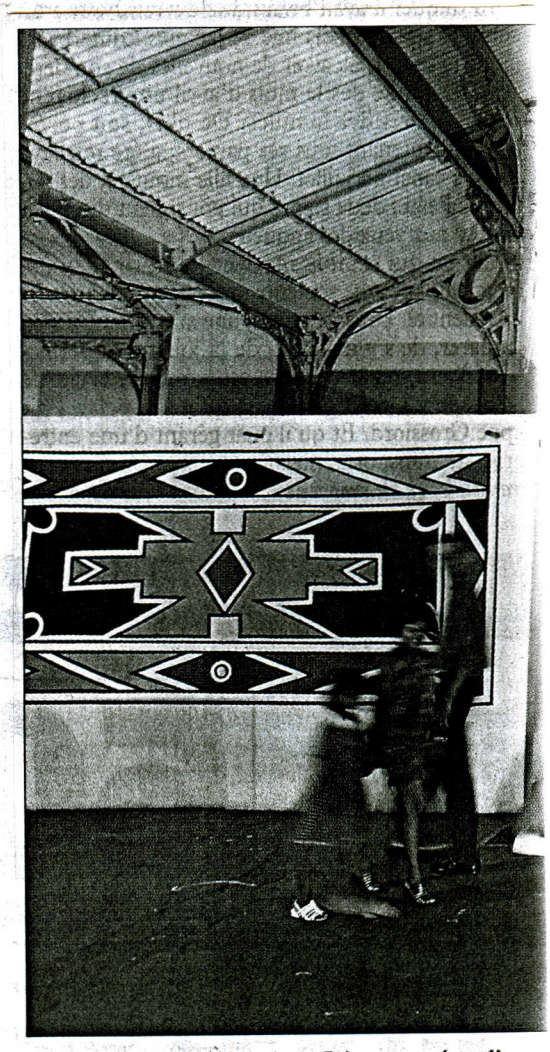
On a inventé une fable écran : celle de l'île du métissage triomphant, de la coexistence harmonieuse où Cafres, Malbars, Zarabs, Chinois ou Zoreils, venus d'Afrique, de Madagascar, des Indes, de Chine ou de France pour peupler à partir de 1650 cette île vierge, auraient donné naissance à un paradis créole. Mais on omet de dire que l'acte de naissance de la Réunion est celui de la colonisation la plus brutale. Travail forcé des esclaves, travail « *engagé* » des Indiens après 1848. Ce département français de l'océan Indien a toujours du mal à vivre une si douloureuse mémoire.

A la Réunion, île ethniquement et socialement impure, où le créole demeure le seul repère commun, la question obsédante n'est pas « que faire ? », mais « qui être ? », affirme la sociologue Sonia Chane-Kune. Cette « *région périphérique* » de l'Europe, dans le jargon de Bruxelles, rend la « réunionnité » parfaitement introuvable ou du moins fort opaque. Car, au-delà des apparences, la Réunion est aussi l'île de la désunion, tant les tensions étouffées entre les « frères » créoles, les névroses individuelles ou collectives inexprimées, les liens de dépendance avec la métropole vécus comme éternels rendent cette île, selon le poète et professeur Carpanin Marimoutou, à la fois « *passionnante et désespérante* ».

Aucun Aimé Césaire, comme à la Martinique, n'est apparu pour structurer culturellement la personnalité réunionnaise si complexe et indéfinie. Aucun Frantz Fanon – psychiatre martiniquais spécialiste de la dépersonnalisation propre à la situation insulaire et coloniale – n'est venu traiter les maladies de l'âme de cette île tropicale. Aucune perspective politique – indépendance ou autonomie – ne se profile à l'horizon pour briser ce sentiment d'être dans une impasse. Les chiffres de l'Insee sont aveuglants. 40% de la population sont au chômage (dont 62% parmi les moins de 25 ans), 25% vit du RMI. L'alcoolisme est la cinquième cause de décès. De 1989 à 1997, les crimes sexuels – incestes et viols – ont augmenté de 258% et touchent le plus souvent le premier cercle de la famille, le proche voisinage ou la communauté, ce qui en dit long sur les vrais cloisonnements de la société créole. Dernier chiffre : 20% des « chefs » de famille sont des filles mères. La Réunion vit sur un volcan de frustrations identitaires et de blessures secrètes. Rien d'étonnant que les sorciers blancs, malbars ou comoriens soient ici si puissants. « L'île a peur » : c'est le titre d'un récent essai d'un historien réunionnais, Proper Eve.

Depuis l'effondrement de la canne à sucre, l'économie de l'île est devenue totalement artificielle. En raison de l'afflux des transferts de fonds publics venus de métropole, on en arrive à cette situation absurde où moins l'île produit, plus son revenu s'élève. Les dernières émeutes de 1997 ont été provoquées par la menace tombée de Paris de supprimer le sursalaire de tous les agents de la fonction publique locale, qui gagnent 53% de plus qu'en métropole. La toute-puissance de l'administration domine sans partage le vécu des 700 000 Réunionnais.

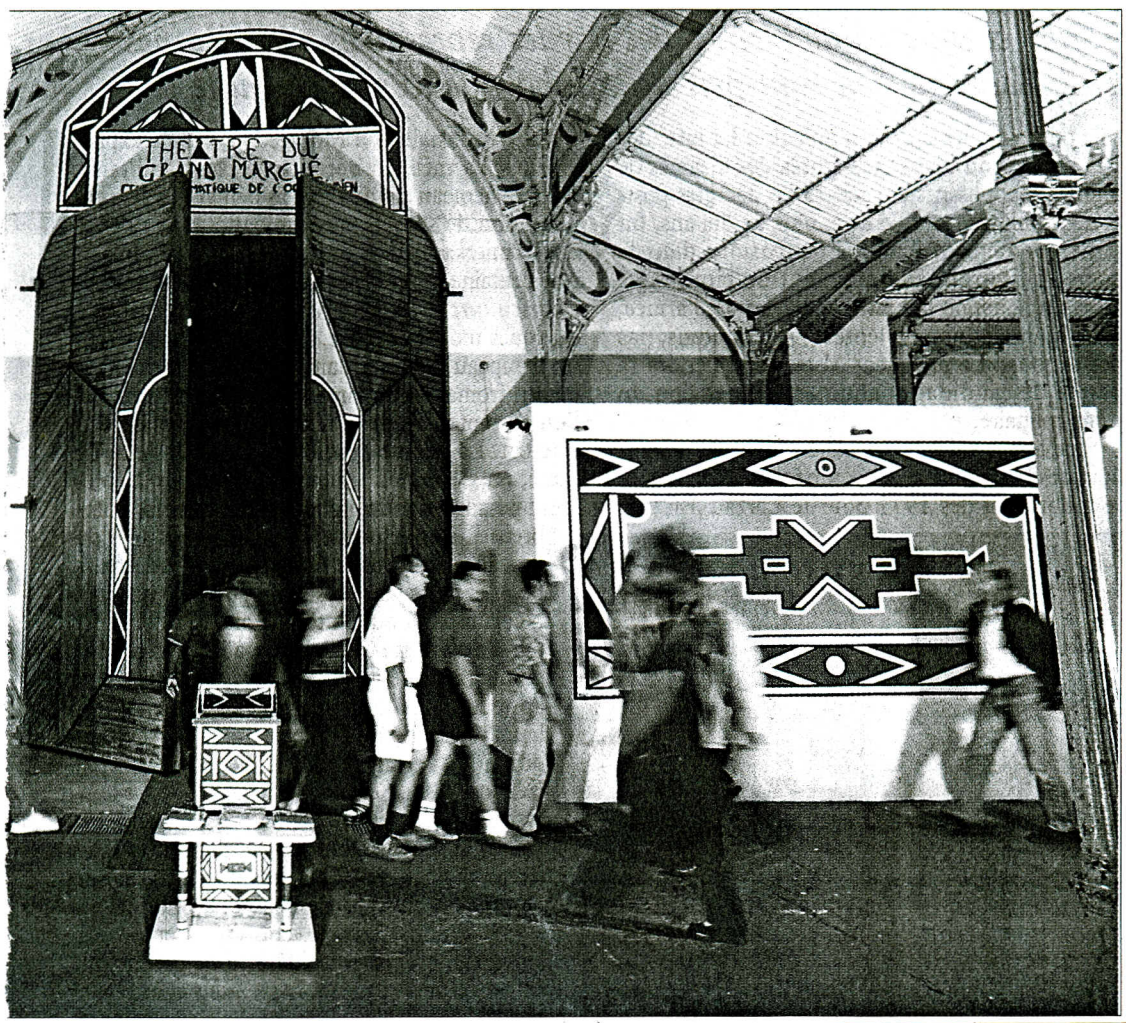
Serge, ancien indépendantiste devenu militant culturel, est profondément inquiet. Mais il refuse de baisser les bras. Face au « *conditionnement colonial* », il se bat pour la résistance culturelle. Facteur d'instruments traditionnels, animateur du groupe musical Cimandef – du nom du rebelle marron –, il a placé au-dessus de la scène qui domine son atelier près de Saint-Benoît cette banderole en créole : « *Gomme pas notre mémoire. Ne barbouille pas notre histoire.* » Ici on perpétue l'art du maloya, la musique tumultueuse des premiers esclaves. On initie les jeunes aux traditions réunionnaises oubliées. On transmet. On sculpte une identité insulaire encore bien informe. On retrouve une convivialité créole mise à mal par le désastre social. Au cirque de Cilaos, dans sa maison digne du Facteur Cheval, le sculpteur Gilbert Clain tente d'inventer un art puissant et authentique. Il y a vingt ans, cet ancien tailleur de pierre analphabète a décidé de devenir sculpteur. Sublime autodidacte, il est aujourd'hui exposé dans le monde entier. Il a prouvé aux jeunes qu'à la Réunion un choix est encore possible.



Mais, depuis dix ans et plus, la bataille cruciale de l'identité a été menée par les gens de théâtre. Ceux-ci, selon Philippe Pelen, directeur de la compagnie Talipot de Pierrefonds, tentent de « *reconstruire par un travail de groupe l'unité brisée de la Réunion* ».

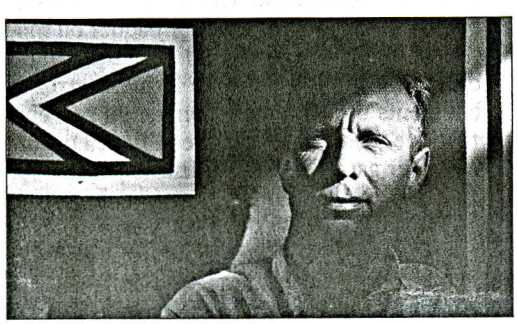
Installée dans une ancienne usine sucrière, la troupe explore tous les grands mythes de l'île. *« Le théâtre, porteur de mémoire, dit ce que la politique veut taire,* explique avec des intonations de prêtre tropical Philippe Pelen. *Il faut réconcilier les gens avec leur corps et leur histoire, ouvrir la Réunion sur les autres îles de l'océan Indien et l'Afrique, qui hier encore, en raison du cordon ombilical exclusif avec la métropole, lui étaient interdites. Une île volcanique qui ne regarde que son nombril n'y voit que du feu. »*

A l'île-névrose, la dizaine de troupes de théâtre qui ont poussé sauvagement veulent opposer l'île-laboratoire. La multiplicité réunionnaise est un extraordinaire terreau pour ces expériences grâce auxquelles l'île aux peurs si confuses réapprend à parler. A Saint-Leu, par exemple, la compagnie Koméla fait revivre un magnifique théâtre de marionnettes, d'objets et de rue. Acte 3 à Saint-Benoît affronte toutes les blessures de la *« batarsité »*, selon le mot du chanteur Danyél Waro, grâce aux textes douloureux et poignants de Lolita Monga. Il y a aussi les *« cagnards »* (« loubards ») de la compagnie Cyclone Production, dirigée par Luc Rosello, qui investissent les lieux urbains les plus improbables : cantine scolaire, parking ou bidonville. Luc Rosello est un Zoreil, qui se définit comme *« un compagnon de route de mes amis créoles. Un Zoreil qui parle créole, c'est ici très suspect. Mais nous sommes tous mobilisés par la rage de dire. Margie Sudre a osé qualifier le créole de "patois sympathique". Cette classe politique n'a rien compris. En montant des spectacles avec des déclassés, cette majorité humiliée qui n'a pas de droit au travail, qui est obsédée par le degré de noirceur de sa peau, qui est "ramassée" – en créole, c'est être écorché vif –, on devine qu'il y a ici des milliers de bombes à retardement. Mais ce sont des bombes humaines. »*



Photos Pierre Marchal

Le Théâtre du Grand-Marché à Saint-Denis de la Réunion. Dirigé par Vincent Colin (ci-dessous), ce centre a pour mission de susciter et fédérer cette volcanique énergie théâtrale.



Depuis décembre 1998, la Réunion se voit dotée d'un premier Centre dramatique de l'océan Indien et du nouveau Théâtre du Grand-Marché. Confié au remarquable Vincent Colin, ce centre a pour mission de susciter, fédérer et diffuser cette volcanique énergie théâtrale. Vincent Colin entend aussi ouvrir l'île sur ses voisins de l'océan Indien et de l'Afrique, voire plus loin encore. La Réunion peut rêver grâce à ces fous de la parole vive de prendre enfin le large et d'échapper à une solitude insulaire exténuante doublée d'un face-à-face obligé et monotone avec la métropole. Paul Vergès voit son peuple comme un « peuple-banian », dont la multiplicité des racines est le meilleur gage de développement. La Réunion n'est certes pas en manque de racines. Bien au contraire. Mais elle doit s'en fabriquer d'autres pour s'inventer un avenir.

GILLES ANQUETIL